

NOS GRAVURES

La jalousie

Décidément les harpes ne sont pas d'accord. Le front du Piémontais recèle la tempête, et déjà les yeux laissent perler la pluie après avoir lancé les éclairs. Qui a jamais vu la *rabbia* gonfler le cœur d'un Italien sentira, rien qu'à voir cette poitrine soulevée, tout ce que la passion fait rouler d'amertume dans cette âme brisée. Pendant ce temps la belle signora tourne un cil sur son Pedro : est-ce dépit ? Est-ce innocence ?

L'illumination du Trocadéro

L'illumination du palais du Trocadéro a été splendide. C'est le tableau que reproduit notre grand dessin de deux pages. Toutes les lignes du palais étaient dessinées au moyen de cordons de gaz. La coupole apparaissait comme une immense couronne de feu, entourée, en guise de fleurons, de douze minarets illuminés, entre lesquels brillaient des écussons lumineux aux initiales de la République française. Entre les arcades des deux ailes et celle de la partie centrale du palais étaient disposés des lustres à verres jaunes d'un effet très pittoresque. Des guirlandes de gaz bleues, blanches et vertes simulaient des draperies et dessinaient le premier étage du palais, à la hauteur duquel se détachait, au-dessus de la cascade, le groupe de M. Falguière, personnifiant la Seine, l'Yonne et la Marne. Les deux tourelles, de chaque côté de la salle des fêtes, étaient finement découpées par des rampes de gaz, pavées d'étendards entourés de lustres blancs, jaunes et rouges. Au deuxième étage du Trocadéro, le long de la grande terrasse, régnait un triple cordon de gaz, tandis qu'entre les statues apparaissaient des soleils de feu avec les lettres R. F.

Du haut de cette terrasse, le coup d'œil était merveilleux. En bas, on voyait l'eau de la cascade se précipiter dans le bassin et rejaillir en diamants sous les feux de puissants foyers électriques. De ce premier bassin, l'eau s'écoulait ensuite semblable à une nappe de feu. La cascade entière était bordée d'un cordon lumineux, ainsi que chacun des groupes d'animaux. Quarante-huit grands vases supportaient de magnifiques gerbes de gaz. Un petit portique en verres de couleurs marquait l'endroit où la foule cessait d'avancer. Dans le jardin, relativement sombre, on voyait luire çà et là des ballons lumineux, tandis que des serpents de feu éclairaient le cours des petits canaux à travers les pelouses. C'était un véritable éblouissement.

L'exécution de Soliman Daout

Nous n'avons pas à rappeler ici les scènes de massacre et de pillage qui eurent lieu à Alexandrie le 12 juillet 1882, ainsi que les incendies qui y furent allumés. Tous les quartiers habités par les étrangers furent cruellement éprouvés, et la ville ne s'est pas encore aujourd'hui relevée de ses ruines. Plusieurs personnes, et des plus haut placées, furent accusées d'avoir provoqué ces scènes sauvages. L'une d'elles, Soliman Daout, qui en était l'un des principaux promoteurs, arrêté après la prise de Tel-el-Kébir et la chute d'Arabi, a été traduit devant la cour martiale d'Alexandrie à la fin du mois de mai et condamné par elle à la peine de mort. L'arrêt a été exécuté le 9 juin, et c'est son supplice que représente notre dessin. Cette exécution a eu lieu sur la place des Consuls, encore toute pleine de débris. C'est sur l'endroit même où Soliman avait donné le signal du pillage et de l'incendie que la potence avait été dressée. Soliman a été supplicié dans la matinée, et ce lugubre spectacle avait attiré un grand nombre de curieux qu'un cordon de soldats rangés, l'arme au bras, autour de la potence, avait pour mission de tenir à distance.

LE PORTE-CIGARES

MONOLOGUE

(Le cabinet de monsieur. Madame, en costume de ville, est debout devant le bureau et tient à la main un petit paquet enveloppé de papier de soie.)

Il arrivera tout à l'heure. Après un voyage de quinze jours... quinze jours !... la plus longue absence qu'il ait faite depuis que nous sommes mariés, Paul revient à la maison. Il verra que je n'ai pensé qu'à lui, que je ne me suis occupée que de lui pendant qu'il était loin.

Avec quelle ardeur j'ai travaillé dans le petit salon qui me paraissait si triste, car j'avais perdu l'habitude d'être seule. J'ai veillé plusieurs fois bien avant dans la nuit ; je voulais lui faire une surprise. Or, le modèle que j'avais choisi était assez long à exécuter, et l'on me demandait huit jours au moins pour la monter. Je n'avais pas une heure à perdre. Heureusement, tout est prêt, et mon cadeau est un véritable

bijou. (Elle défait le paquet et en tire un élégant porte-cigares.)

Un bouquet de roses éclatantes avec un fond gris, d'un côté ; de l'autre, les initiales de mon mari, brodées en or, sur même fond. Autour, sur les deux faces, une guirlande de fleurs variées. Cela fait très bien. La monture en argent ciselé est jolie et de bon goût. L'ouvrier qui l'a faite est un véritable artiste. (Elle regarde le porte-cigares en souriant.)

C'est égal, si l'on m'avait dit, il y a six mois, que je broderais un jour... un porte-cigares pour mon mari, je me serais récriée bien fort.—Je ne pouvais, en effet, passer auprès d'un fumeur sans détourner la tête, quand j'étais jeune fille, et lorsque nous nous faisons nos confidences, je disais tout haut :

—Mon mari ne fumera pas.

Et j'étais de bonne foi.

Oui, mais Paul aime à fumer, lui. Je le sais, bien qu'il n'ait pas osé se donner ce plaisir à la maison depuis notre mariage. Les femmes ne savent-elles pas tout, quand elles le veulent ? Il s'est privé pour moi, et cette privation était grande, si j'en crois ce que m'a dit Léontine, dont le mari, moins généreux que le mien, ne se gêne pas avec elle. Eh bien ! je ne veux pas que Paul ait rien à regretter près de moi. (Elle montre le porte-cigares.)

Voilà pourquoi j'ai brodé ce porte-cigares. Je l'ai fait monter, je l'ai garni de ce que la Havane peut envoyer de plus exquis, je viens le déposer ici et je veux que Paul s'en serve, même quand je serai près de lui.

J'ai su vaincre mes répugnances. Pour m'aguerrir, j'ai prié mon frère de fumer toutes les fois que nous nous promènerions ensemble dans le jardin. Il n'en revenait pas... Il s'est un peu moqué des caprices de sa sœur, mais il s'est exécuté... avec plaisir, je dois l'avouer. Peu à peu j'ai triomphé, plus facilement que je n'avais osé l'espérer d'abord. Rien est-il difficile, quand on veut être agréable et que l'on aime ?

Maintenant, je ne détourne plus la tête quand je passe près d'un fumeur ; je crois même que je n'éternuerais pas si je me trouvais entre mon père et mon mari, tous deux ayant le cigare aux lèvres. (Elle pose le porte-cigares sur le bureau.)

Mais l'heure approche ; mettons notre chef-d'œuvre là, bien en vue, sur les lettres arrivées ce matin. Ce sera la première chose qu'il apercevra quand il entrera dans son cabinet. Il admirera d'abord, je n'en doute pas ; puis il viendra près de moi.

—Un cadeau ! me dira-t-il. De qui vient-il, chère amie ?

Je rougirai bien fort, cela va sans dire, et mon cœur battra quelque peu.

—Montrez, cher Paul, répondrai-je.

Il me présentera le porte-cigares ; je le prendrai ; je l'ouvrirai, et, le lui tendant à mon tour :

—Tenez, monsieur, lui dirai-je ; vous vous êtes privé trop longtemps à cause moi d'un plaisir auquel vous étiez habitué ; je ne veux plus qu'il en soit ainsi. Ce qui vous plaît doit me plaire. Prenez un cigare, mon ami, je ne crains pas l'odeur du tabac quand c'est vous qui fumez. (On entend le roulement d'une voiture.)

Mais la porte cochère s'ouvre, une voiture entre dans la cour. C'est lui, c'est Paul. Courons au-devant du voyageur impatientement attendu. Son premier baiser sera pour le salut du retour, et le second payera la surprise que je lui ai ménagée. (Elle sort.)

GERMAIN PICARD.

Les 123 ans de la Girard

Lorsqu'on va de Valence à Grenoble (France), si l'on veut jouir de l'imposant et pittoresque passage du grand et du petit Goulet, de Villars de Lens, de la Goule noire, des torrents de la Bourne et du Vernaison, on quitte le chemin de fer à la station de Saint-Hilaire et on prend le courrier de Pont-en-Royans. On traverse le charmant village de Saint-Nazaire, on côtoie la prise d'eau qui va arroser les plaines de la Drôme, canal qui passe par-dessus l'Isère, et on arrive au village d'Aubérine-en-Royans ; là, dans une ruelle voisine du bureau de poste, réside une femme Girard, qui a conservé toutes ses facultés ; elle est logée dans une chambre de paysan fort propre, elle a l'oreille un peu dure, mais elle a toute sa tête ; elle a 123 ans d'âge ; au mois de janvier 1883, d'après son acte de mariage, elle aurait eu cent ans de mariage ; on a, d'après son acte de mariage, retrouvé l'acte de naissance de Pierre Girard, son mari.

La Girard (c'est ainsi qu'on l'appelle dans le pays) a été cantinière sous le premier empire, elle a eu ses deux fils tués l'un à Friedland, l'autre en Espagne. La Girard, ne possédant rien, est assistée par la commune, les voisins lui font son petit ménage, les curieux lui remettent leur offrande ; depuis plusieurs années elle vit presque exclusivement d'une soupe faite avec du pain et du vin. M. le docteur Bonne, de Saint-Nazaire, dit qu'elle n'est jamais malade ; elle est un peu parcheminée, mais elle se tient relativement droite ; elle est sur elle d'une scrupuleuse propreté.

TREMBLEMENT DE TERRE DE JAVA

Une des plus terribles catastrophes qui ait jamais été vues.—Plusieurs villes englouties.—Au-dessus de 75,000 personnes de tuées.

Mardi, 28 août.

C'est dans la nuit de samedi que commencèrent les éruptions volcaniques dans l'île de Krakatoa, détroit de la Sonde, à 100 milles des côtes de Java. Le dimanche, les commotions et les désordres souterrains avaient pris des proportions considérables. L'agitation du fond de la mer causait des vagues énormes, et la température avait augmenté de 20 degrés.

A cinq cents milles à la ronde les secousses du tremblement de terre se faisaient sentir. Maha Meru, le plus grand volcan de Java, était en pleine éruption à midi, et quelques instants après Gunung, dont le cratère est le plus considérable du monde, ainsi que quinze des autres cratères, commençaient à leur tour à lancer dans l'air d'épais tourbillons de fumée, suivis de laves et de matières enflammées, de jets d'une boue blanche et sulfureuse, et des quartiers de rochers qui semèrent la mort dans toute la vallée. Des bruits sourds et terrifiants se faisaient entendre. L'atmosphère était chargée d'électricité ; quinze colonnes d'eau lancées dans l'air avec une violence extraordinaire ajoutaient encore à l'horreur du spectacle terrible, que celui-là seul qui en est le témoin comprend, mais qu'aucune imagination ne peut concevoir dignement.

Les habitants affolés de terreur fuyaient en désordre et de tous côtés. La terre s'entr'ouvrit à plusieurs endroits, et les gaz qui sortaient de ces larges crevasses étaient la cause d'une mort instantanée pour ceux qui se trouvaient aux environs.

Toute la contrée est en ruines. Les riches moissons qui s'étendaient sur un espace considérable sont détruites ; le pays est couvert de boue, de cendres, de laves et de matières enflammées.

A Batavia tout un village chinois fut détruit, Gunung, Tengger, Anjer, Batam, l'île de Serang, Buitenzorg, Samarang, Jogjakerto, Sourakarta, Sourabaya, Tjiringine et Tolokobelong, sont en ruines.

Plusieurs de ces places furent englouties sous les eaux, ou bien complètement enterrées par la boue, les cendres, les laves et les morceaux de rochers provenant d'explosion de volcans, tombaient d'une grande hauteur sur les maisons qu'ils écrasaient avec tout ce qu'il y avait dedans.

Tous les phares et les postes qu'il y avait dans les détroits furent engloutis. De nouveaux rochers sont surgis à fleur d'eau, et la navigation sera extrêmement dangereuse.

Plus de 75,000 personnes périrent dans cette catastrophe épouvantable. Ce fut une scène de lamentations et de pleurs telles qu'il y en a de décrites dans l'*Apocalypse*. Un grand nombre étaient devenus fous de terreur, d'autres, comme s'ils eussent été pétrifiés, se tenaient debout sans bouger attendant la mort certaine. Il n'y avait pas que les hommes, les femmes et les enfants qui pleuraient, criaient et se pressaient les uns contre les autres pour mourir ensemble, mais les animaux domestiques faisaient aussi entendre des gémissements de terreur, et un grand nombre devenus furieux, ajoutèrent encore au désordre de la nature.

Les dernières nouvelles nous annoncent que le calme se rétablit peu à peu. Hier, la température était tombée à dix degrés ; aujourd'hui elle est à peu près à son état normal. Hier, des hommes qui travaillaient à réparer les lignes télégraphiques ont aperçu sur la mer une vague immense s'avancant vers la côte près d'Anjer avec un bruit épouvantable. Ils ont fui au plutôt sans connaître ce qui a pu arriver. Les carrières de Meran ont disparu et tous les habitants ont péri.

De nouveaux détails, du 29 août, sur les éruptions volcaniques à Java, montrent que le désastre a encore été plus effroyable que le télégraphe l'avait d'abord rapporté. Dimanche midi, l'on supposait que l'éruption avait atteint son apogée, mais plus tard vers le soir, elle augmenta en violence, et l'île fut menacée d'une destruction entière.

A minuit, un immense nuage lumineux se répandit soudain au-dessus des montagnes de Kandagan, se dirigeant vers la côte du sud-est, et prenant une étendue toujours plus grande, jusqu'à ce qu'il vint à former un immense dais d'un rouge vif.

Pendant ce temps la violence de l'éruption augmentait ; des fleuves de laves se précipitaient dans les vallées, anéantissant tout sur leur passage. Au milieu d'une mer de laves fondues, se trouvait un lit de glaces solides lancé de l'un des cratères. Ces glaces furent emportées et déposées au coin nord-est de l'île.

Elles étaient entourées d'une épaisse couche de sable et de scories, ce qui n'est pas conducteur de la chaleur.

L'on suppose que cette glace devait former la croûte de quelque lac souterrain.

A deux heures, lundi matin, le grand nuage dont nous venons de parler se déchira soudain et se dissipa ; en même temps un grondement épouvantable se fit entendre ; les colonnes de flammes et de fumée cessèrent de s'élever des cratères du coin sud-est de l'île, tandis